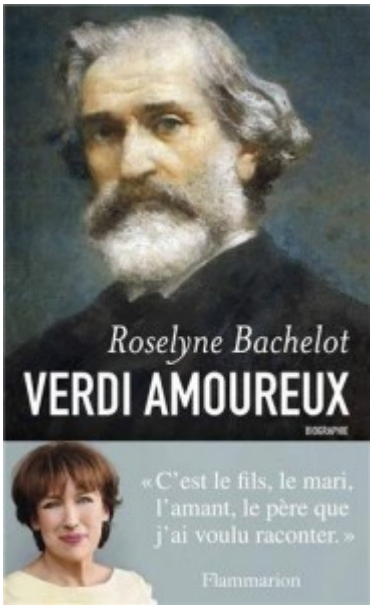
Livres. Roselyne Bachelot : Verdi amoureux (Flammarion)



Livres. Roselyne Bachelot : Verdi amoureux (Flammarion). Amoureuse de Verdi, Roselyne Bachelot écrit son » Verdi amoureux » … Au plus près de la vie intime et sentimentale de **Giuseppe Verdi**, l'ex ministre de la Santé et des Sports, Roselyne Bachelot, exprime en un regard personnel sa passion pour le compositeur italien, lui-même témoin de l'indépendance italienne et dont la musique a incarné l'élan des patriotes républicains contre l'occupant autrichien.
De fait, l'enfant pauvre des Roncole, reçut tous les hommages et les plus grands honneurs publiques et politiques grâce aux succès de ses opéras dont Oberto (1839) et surtout Nabucco (1842) demeure le premier, le plus éblouissant dans sa prometteuse carrière. L'ouvrage marque aussi, surtout dans le canevas du livre, la relation fidèle de Giuseppe avec **Giuseppina Strepponi**, cantatrice qui comme plus tard **Teresa Stolz**, une autre chanteuse (mais à la réputation moins sulfureuse que sa devancière) deviendra l'intime du musicien. Giuseppe épouse en août 1859, la Strepponi qui loyale et dans l'ombre n'attendait que cela.

Ainsi se renforce au fil des années un trio sulfureux qui balaye les convenances sociales et matrimoniales si étroites alors. C'est moins l'auteur que le fils, l'amant, le père (vis à vis de Maria Filomena, la fille adoptive de son couple avec Giuseppina), l'amoureux donc qui se précise au fil des pages sans que le lecteur perde la trame chronologique d'une vie plutôt très occupée.
On aurait tort d'estimer le texte à l'aune des biographies précédentes, plus précises, complètes et scientifiquement

irréprochables sur Verdi, sa personnalité et son oeuvre. D'ailleurs l'auteure l'avoue et le précise plusieurs fois elle-même : elle ne fait en aucun cas œuvre de biographe. C'est le témoin passionné des « travestissements et torsions » de la vie de Giuseppe Verdi.

Qu'importe, à travers cette lecture thématique de la carrière de Verdi, le lecteur n'a pas à engloutir et se perdre souvent dans un pavé indigeste : il prend profit à rétablir la synchronicité entre la création successive des opéras, les déplacements (souvent à Paris mais aussi à Saint-Pétersbourg, à Londres…et partout en Europe car Verdi est partout célébré) et les avatars de la vie sentimentale du Maître de l'opéra italien. 3 femmes auront composé la figure idéale : **Margherita Barezzi** (morte avec leurs enfants quelques années après leur mariage soit un traumatisme très tôt survenu), Giuseppina qu'il finit par épouser après 17 ans de vie commune, enfin Teresa, la compagne de ses derniers jours… il est possible de prêter maintes autres liaisons plus volages au fieffé séducteur dont l'attractivité de se limite pas aux femmes à en croire l'auteure : Verdi fit aussi ménage avec son » cher rouquin », **Emanuele Muzio**, fin musicien comme lui et qui sera son compagnon de jeu, un complice de chaque instant que jalousera longtemps Giuseppina. C'est le cas aussi de « gueule d'ange » : Angelo Mariani.

Ardente militante pour le pacs, Roselyne Bachelot se montre ici entre les lignes et deux épisodes de la vie intime de Verdi, d'une perspicacité souvent intuitive voire déconcertante, soulignant combien le compositeur le plus adulé de son vivant en Italie et le plus réputé encore aujourd'hui s'agissant de l'opéra italien toute époque confondue, n'a pas manqué de casser les codes de la société puritaine : faisant donc ménage à trois, et auparavant vivant dans ses terres de Sant'Agata à Busseto ayant fondé un foyer avec sa chère Giuseppina, cantatrice aux mœurs légères : avant leur mariage tardif, leur concubinage fit scandale. Dans plusieurs résumés

complémentaires sur telle ou telle période active et intense, Bachelot rédige un « arrêt sur image » : focus mettant en avant un aspect emblématique de la vie et de la sensibilité de Verdi, dont celui très pertinent sur l'image de la famille telle qu'elle se détache de la vie réelle et des opéras du compositeur : on y décèle la relation privilégiée entre le père et sa fille (Boccanegra, Rigoletto, Stiffelio, …) quand l'absence de la mère brille particulièrement à l'inverse.

Et pour être certaine que son texte soit lu par tous, Roselyne Bachelot a demandé au baryton Jean-Philippe Lafont d'enregistrer l'intégralité de son essai biographique : le cd est joint au livre édité par Flammarion. Si cet essai très personnel aiguillonne l'intérêt du plus grand nombre, parfois peu porté sur l'opéra, le livre de Bachelot aura rempli son office. Les autres plus connaisseurs y reconnaîtront comme nous un témoignage senti, passionné, subjectif; finalement attachant du cas Verdi.

Livres. Roselyne Bachelot : Verdi amoureux (Flammarion).

Beaux-livres. Opéra Garnier (Éditions de La Martinière)



Beaux-livres. Opéra Garnier (Éditions de La Martinière). 290 photographies composent la valeur visuelle de ce beau-livre édité en format carré par les éditions de La Martinière. Un portfolio de vues et clichés remarquables, signé par le photographe Jean-Pierre Delagarde dont on ne saurait trop louer le sens de la composition et du détail. Jamais l'Opéra Garnier

n’a paru mieux chatoyant, plus précieux, chromatiquement inventif… certes prouesse architecturale et technologique, mais aussi d’un fini aussi parfait qu’une œuvre d’art ou un meuble luxueux, tel un immense cabinet de curiosité. Le dessin général des volumes n’affecte en rien la richesse du décor de surface, ses matières clinquantes et précieuses, dans toutes les disciplines (peintures, sculptures…). De sorte que l’on redécouvre ici comment le Palais de Charles Garnier concentre l’excellence des arts français propre aux années 1870.

Dans sa préface l’architecte français de l’Opéra national de Pékin, dernier joyau de l’art lyrique du XXème siècle, Paul Andreu, sait souligner combien le Palais Garnier reste pour son temps un miracle d’intégration urbaine, un écrin imaginatif pour la représentation, surtout un volume d’une lisibilité absolue… C’est aussi une expérience sensorielle que restitue l’admirable structure éditoriale du livre. Visiter ainsi l’Opéra inauguré en 1875 (ce qui rend son éclectisme pompier contemporain des dernières audaces impressionnistes) permet de mesurer le délire décoratif, l’objet social, l’intelligence de son dispositif, permettant de passer de la rue à la scène grâce à une série d’espaces progressifs faisant toujours l’admiration des publics et des visiteurs aujourd’hui.



Opéra Garnier



Au détour d'une page, mieux que sur place – car l'œil est toujours distrait par une myriade d'éléments présents, le cahier photographique dévoile des détails dont on loue à juste titre la pertinence, dévoilant elle-même la cohérence et l'unité globale : dans la couloir de la salle de spectacle, les bustes sculptés des compositeurs dont l'oublié Félicien David ; au plafond peint par Chagall, comme une mise en abîme : la propre façade de l'opéra Garnier, telle une boîte rougeoyante d'où jaillit surdimensionné le groupe sculpté en façade, la Danse de Carpeaux… ; le profil des renommées de Barthélémy : sublimes allégories suspendues toute d'or vêtues … Si l'on se délecte tout autant de la fameuse ceinture de lumière à l'extérieur, bientôt totalement rénovée (comptant des sculptures non moins remarquables dont le livre, notre seule réserve, se montre étrangement économe), ce sont aussi les luminaires de la salle, du foyer, qui font vibrer les matières et les couleurs des espaces…

Le texte clair et synthétique restitue le parcours du visiteur/spectateur, invité au spectacle : des vestibules à la rotonde des abonnés, le grand escalier que chacun emprunte pour rejoindre le lieu de la représentation (quelque soit son fauteuil), les étages, la salle de spectacle.

Le chapitre sur les façades est un autre volet remarquable : il insiste non sans raison sur le soin que Charles Garnier a apporté à chaque détail décoratif sans atténuer la lisibilité du plan architectural (partout comme des emblèmes règnent la lyre, surtout les masques dramatiques, même sur les ceintures des cheminées extérieures que le passant devine à peine de la rue…) : l'or, le métal moulé, la pierre sculpté rythment magnifiquement les masses cubiques, créant comme en une partition de pierre, le jeu des accélérations, des répétitions, des correspondances, … Chacun des 3 groupes monumentaux sur les cimes et toitures est parfaitement détaillé, décrit, analysé (dont le sublime Apollon debout élevant la lyre d'or, entouré des deux groupes latéraux dédiés

chacun à la Poésie et à l'Harmonie)… Le Palais Garnier n'usurpe pas sa renommée : certes par les événements de musique et de danse qui s'y réalisent mais aussi comme le manifeste le plus éblouissant concentré des arts et des sciences de la fin du XIXème parisien.
Le court texte sur l'histoire de l'Opéra, de 1875 à nos jours évoque les multiples jalons d'une histoire plusieurs fois centenaire qui a marqué l'histoire de l'opéra et de la danse : décors d'époque, costumes, affiches restituent la flamboyante créativité du haut lieu de l'art lyrique en France où ont pesé le regard et la pensée des directeurs successifs, de Jacques Rouché à Rolf Liebermann et Gérard Mortier… où se sont dépassés les artistes et interprètes, chanteurs, danseurs et chorégraphes glorieux, aujourd'hui légendaires : Rose Caron, Vaslav Nijinski, Béjart, Cunningham, Carlson, Noureev, Van Dam, Eda-Pierre, Price… entre autres ici évoqués. Magistral.



Opéra Garnier. Beau-livre éditions de La Martinière. 448 pages. 21 x 21 cm. 290 photographies de Jean-Pierre Delagarde. Textes de Aurélien Poidevin. Préface de Paul Andreu. Parution annoncée : le 22 mai 2014. Illustrations : © JP Delagarde

---

CD. Le Jardin de Monsieur Rameau (William Christie, le Jardin des Voix 2013)



CD. Les Arts Florissants, William Christie : le jardin de Monsieur Rameau. A chacune de ses éditions, l'académie de jeunes chanteurs des Arts Florissants, **le Jardin des Voix** fait le pari de l'engagement artistique et de la complicité humaine, vertus collégiales partagées par tous les participants, professionnels et jeunes apprentis. Le miracle d'une telle aventure humaine et musicale se réalise pleinement dans chacun des programmes et peut-être d'une façon souvent inouïe pour cette promotion 2013 (la 6ème du genre) où les 6 nouveaux élus (la parité y est préservée : 3 chanteuses, 3

chanteurs), portés par l'exigence de grâce et de dépassement défendue par William Christie, atteignent une fabuleuse expressivité dans ce programme qui entre les dates de la tournée de concert, s'est réalisée aussi à Paris le temps de l'enregistrement (mars 2013).
Le choix minutieux (et très équilibré) des compositeurs invités, la forme diversifiée des airs (duos, trios, sextuor, grand air, petite cantate comme l'éblouissante et pétulante divagation signée Grandval : « *Rien du tout* ») ouvrent des perspectives enivrantes, offrent aux 6 tempéraments 2013 une étonnante palette de possibilités, de jeu comme d'inflexions vocales. Chacun s'ingénie à exprimer la finesse et le raffinement des situations, la profondeur indiscutable de l'immense Rameau, surtout la tendresse amoureuse des airs assemblés, sans omettre le délire facétieux et comique des épisodes signés Gluck (*L'Ivrogne corrigé*). Les instrumentistes des Arts Florissants peignent le plus charmant des bocages pastoraux (« *Dans ces beaux lieux* » de Jephté de Montéclair), sachant s'alanguir ou redoubler d'énergique passion dans le vibrant théâtre des sentiments humains.
Après les langueurs de Montéclair, encore très marqués par l'enchantement lulliste, brillent les milles éclats comiques et parodiques de la cantate de Nicolas Racot de Grandval : « *Rien du tout* » (plus de 9mn), révélation du programme : grand air dramatique et délirant que le mezzo souple, énergique, nuancé de la britannique **Emilie Renard** galvanise avec un feu irrésistible. Même engagement radical chez la basse française noble et d'une articulation claire : **Cyril Costanzo** (Zerbin habité de *La Vénitienne* de Dauvergne). Toute la seconde partie palpite de la même subtilité, restituant aux sensuels Campra et Rameau, la grâce de leur génie dramatique. Et pour le premier, cette affinité miraculeuse pour les vertiges langoureux que le second perpétue avec la même intelligence.
Dans la seconde entrée de *L'Europe Galante, La France*, véritable opéra miniature, permet aux 6 solistes du Jardin des voix d'exprimer les nuances irrésistibles d'un marivaudage

musical : Philène, Silvandre, Céphise, Doris… un vrai tableau vivant, à la Watteau. **William Christie** nous régale par sa complice finesse, colorant et dévoilant toutes les teintes de la palette amoureuse. Il y retrouve ce geste suspendu qui a tant fait pour le miracle de ses gravures raméliennes précédentes (des Grands Motets à *Castor et Pollux*, sans omettre le sublime *Hippolyte et Aricie*).



Le jardin des Voix 2013

Extase raméllienne



Pour l'année Rameau 2014, le coup de maître, confirmant les affinités de Bill et aussi l'implication partagée par tous, jeunes et instrumentistes accomplis, reste le choix des extraits conclusifs : remarquable fleuve nostalgique de **Cyril Costanzo** dans *Les Fêtes d'Hébé* (première entrée : la poésie) : à l'invocation fluviale, répondent les voix enchantées des couples en devenir ; dans ce « *Revenez tendre amant* », souffle le pur sentiment d'extase et de tendre effusion ; un sommet de grâce amoureuse auquel répond ensuite le meilleur épisode à notre avis, le duo de Dardanus : « *Des bien que Vénus nous dispense* » : l'alliance des deux timbres en émoi et pâmoison (**Zachary Wilder**, ténor et **Benedetta Mazzucato**, contralto, suave Iphise) éblouit par sa sincérité et sa justesse expressive (continuo millimétré). La lyre tragique y est défendue avec le même souci de justesse par le baryton français **Victor Sicar** dont la glaçante et tendre effusion réussit également dans l'un des airs les plus difficiles du répertoire (air de Dardanus : « *Monstre affreux* », de l'acte IV).

Le choix des voix, l'enchaînement des airs du programme, l'élégance des instrumentistes font tous les délices de ce nouvel album (2ème publication après Belshazzar de Haendel) édité par le label des Arts Florissants. Un must et l'une des meilleures réalisation des Arts Florissants sous la conduite de leur chef fondateur, plus raméllien que jamais. Leur maîtrise montre ô combien l'art supplante la nature (gageure baroque suprême) : le rectiligne et le cordeau du jardin à la Française n'empêchent pas l'efflorescence du sentiment ; mieux, ils le favorisent. C'est l'enseignement qui vaut manifeste esthétique, de ce remarquable programme. En plus de sa qualité esthétique, le programme réussit aussi son défi pédagogique. Un modèle dans le genre.



CD. Le jardin de monsieur Rameau. Les Arts Florissants. William Christie, direction. Montéclair, Dauvergne, Campra, Grandval, Rameau, Gluck. Solistes du Jardin des voix 2013 : Daniela Skorka, soprano – Émilie Renard, mezzo soprano – Benedetta Mazzucato, contralto – Zachary Wilder, ténor – Victor Sicard, baryton – Cyril Costanzo, basse. 1 cd Éditions Les Arts Florissants, durée : 1h21mn. Enregistrement réalisé à Paris en mars 2013. Parution : le 8 avril 2014.

VOIR aussi le clip vidéo de l'enregistrement du Jardin de Monsieur Rameau

---

Livres. Jean-Yves Hameline : Leçons de Ténèbres (Ambronay Éditions)



Livres.Jean-Yves Hameline: Leçons de Ténèbres (Ambronay Éditions). Première monographie de Jean-Yves Hameline, « **Leçons de Ténèbres** » regroupe une documentation exceptionnelle sur le genre musical sacré, propre au rite fervent de la Sainte Sainte : partitions, livrets imprimés, éditions historiques…soit principalement les livres d'église de l'époque baroque. Pour les 3 journées les plus importantes du calendrier liturgique pascal, – Mercredi, Jeudi, Vendredi Saints -, les musiciens ont écrit un cycle complet, complexe de chants et récitatifs parmi les plus envoûtants de l'âge baroque.
L'enjeu interprétatif, le sens, l'histoire de la notation et les intentions des musiciens français selon l'idéologie contemporaine sont étudiés et expliqués avec précision pour permettre au lecteur, dans un premier temps essentiellement l'interprète exigeant, de réaliser pour soi et pour le concert, le rituel musical des Leçons de Ténèbres.

L'intérêt reste des côtés des aspects de l'interprétation historique (*tonus lamentationem, tono lugubre, actio canendi)* : de ce point de vue, la lecture des chapitres se révèle très gratifiante, offrant à l'interprète actuel le moyen de choisir sa voie entre la stricte observance au lugubre, au lamentable, à la gravité strictes du sujet et la tentation des ornementations et embellissements propres à sa sensibilité et à sa conception originale … c'est aussi parmi les développements privilégiés par l'auteur, le travail central de présentation des textes des Lamentations de Jérémie : déploration face à la Jérusalem dévastée et punie à cause des péchés de ses habitants (arrogance, vanité, orgueil…), mais aussi exhortation à davantage de vertu morale, d'humilité, d'autocritique… signification propre, interprétation au fil des siècles des pratiques musicales, mais aussi dans le

traitement même des textes, esthétique et style défendus selon les compositeurs (et le courant de pensée religieuse de leurs commanditaires). C'est aussi l'évolution de l'interprétation des textes rituels des Ténèbres : en particulier, la révision des récitatifs par G.-G. Nivers en 1684, en conformité avec un courant stylistique opposé à tout ce qui encourage l'insolente et laïque mondanité des instruments et des effets purement musicaux.

En complément, un lexique précise les termes importants de la problématique liée au sujet (d'antienne à vulgate). Complet, précis, astucieusement argumenté, mais aussi richement illustré, l'ouvrage couvre idéalement son sujet. Une mine de compréhension claire qui se révélera constructrice pour le musicien praticien, mais aussi l'auditeur curieux de comprendre les enjeux de l'une des formes les plus captivantes de la liturgie liée à la Semaine Sainte. Superbe travail éditorial. Lecture incontournable.

Livres. Jean-Yves Hameline : Leçons de Ténèbres. *Le chant des Leçons de Ténèbres dans les récitatifs notés des livres d'église de l'époque baroque* (Ambronay Éditions). ISBN : 978-2-918-96104-8. 272 pages. Prix éditeur TTC indicatif : 35 €. Date de parution : 16 avril 2014

CD.Tchaikovski : Symphonie Manfred, opus 58 (Pletnev, 2013)



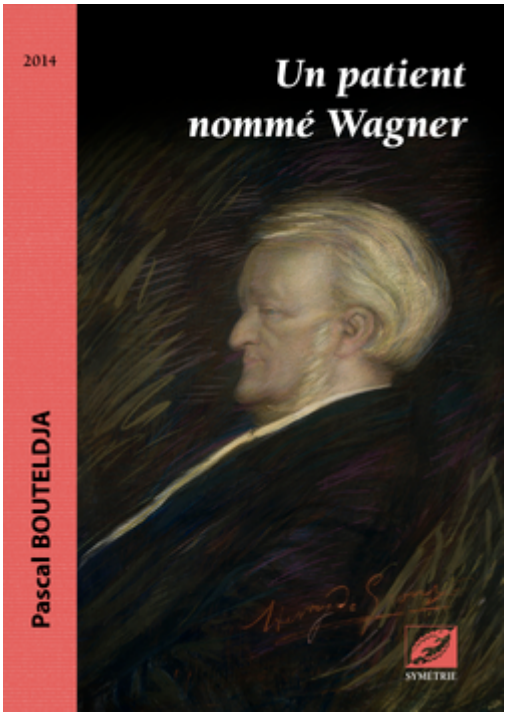
CD.Tchaikovski : Symphonie Manfred (Pletnev, 2013). Pletnev, chef pianiste, à la tête de son orchestre (Symphonique russe) convainc immédiatement par son intelligence de l'écriture tchaïkovskienne : fine, mesurée, détaillée mais intensément dramatique aussi, la lecture est superlative. Dans cette Manfred Symphonie de 1886, c'est un Tchaïkovski profond, humain, jamais épais ni emplomblé par un pathétisme outrancier… Soulignons d'emblée la superbe activité des cordes qui impriment partout, en axe structurant, un climat de vitalité nerveuse parfois inquiète. Dès la première séquence (premier mouvement lui-même structuré en trois volets : lento lugubre, moderato con moto, andante), la puissance du fatum, poigne de fer inexpugnable accable le héros par sa coupe terrifiante, trompettes, trombones et hautbois mordants, sardoniques bataillent sur une face quand flûtes et vagues de la harpe préservent de l'autre, l'élan d'une irrépressible plénitude lyrique. Tout cela est parfaitement caractérisé, dévoilant les visages multiples du compositeur, les tiraillements incessants d'une âme soumis à la houle de sa propre agitation. Le déséquilibre psychique menace et cette présence pulsionnelle vacillante échevelée confère à la lecture sa vérité, sa justesse irrépressible et irrésistible… car derrière la figure de Manfred , c'est bien le destin de Tchaikovski qui semble vivre un épisode propre, un nouvel

avatar, éprouvant et les morsures du destin et les aspirations supérieures d'une âme torturée : cette assimilation du héros et du compositeur ne peut être écartée pour une juste compréhension de la partition. Piotr-Manfred se dévoilent ici. La valeur de la présente lecture est bien dans la hauteur d'un geste remarquablement sûr et mûr capable d'exprimer une vision terriblement incarnée et pourtant dans sa réalisation orchestrale saisissante par sa finesse et sa transparence.

Car le chef relève les défis expressifs du vaste poème symphonique, véritable symphonie à part entière tant Tchaikovski imprime à la trame littéraire et au profil du héros légué par Byron, une étoffe originale puissante et dans l'extraordinaire dernier mouvement, son souffle faustéen; jusqu'à la fin et le final haletant viscéralement inscrit dans le sang du champion, le chef insuffle l'esprit indépendant d'une fatalité âprement contestée… c'est une lutte de longue haleine et qui exige toutes les forces vives de l'orchestre. Mystérieux, fiévreux, le dernier épisode (Allegro con fuoco) sonne comme une épreuve où tout se joue. L'accomplissement esthétique est certainement possible grâce à la complicité évidente du maestro et de ses musiciens. La sonorité est riche, pro active à la fois hédoniste et d'une fabuleuse expressivité. La prodigieuse orchestration y gagne un relief, un détail, ce raffinement des alliances de timbres qui ailleurs est souvent évacué. S'il y a bien un caractère proprement russe dans la musique de Tchaikovski, l'apport du Symphonique national russe s'avère des plus bénéfiques et des mieux inspirés. Lecture incontournable pour qui veut connaître un son profond ciselé idéalement expressif chez Tchaïkovski.

Tchaikovski : Symphonie Manfred, opus 58. Orchestre national russe. Mikhail Pletnev, enregistrement réalisé à Moscou en avril 2013. 59mn. 1 cd Pentatone.

Livres. Pascal Bouteldja : Un patient nommé Wagner



Livres. Pascal Bouteldja : Un patient nommé Wagner. Wagner par lui-même, *dans* son corps, au fil de son humeur et de son état physique… La patient Wagner peut-il nous informer davantage sur l'homme et sur le compositeur ? Les amateurs comme les curieux y puiseront une source nouvelles d'informations : Un patient nommé Wagner, chronique médicale qui suit les épisodes de la vie du musicien, exploite fort judicieusement un grand nombre de sources inédites en français. Annotations et rédaction biographiques sont remarquablement précises et documentées.

Ni rapport médical avec jargon inaccessible, ni anecdotes superfétatoires, chaque précision sur l'état de santé du patient Wagner intéresse le rythme même de la composition, les accents, accélération ou dénuement de l'écriture, tout au long de la vie… L'auteur restitue ainsi une narration biographique au diapason des maladies et dysfonctionnements physiques de l'homme. La médecine chinoise et tibétaine rétablit ce que l'occidentale ne cultive que rarement : le lien entre le physique et le psychique.

Comment écrire sans être en forme ? L'équation éclaire une nouvelle façon de comprendre et connaitre Wagner à son bureau. Par empirisme, par originalité aussi, le compositeur suit plus ou moins les indications de ses médecins… souvent en toute

déraison : cures hydrothérapiques et régimes draconiens, soucieux de trouver une oreille scientifique marginale donc sympathique qui vibre avec lui sur son état profond. Wagner fut un grand psychosomatique, centré sur sa personne, habité par la question de sa mort, de son devenir… Petit mais nerveux et souvent illuminé voire trop familier et même grossier malgré lui dans l'intimité avec ses proches, Wagner se dévoile sous un éclairage plus nuancé que bien des biographies classiques : le caractère est entier, impétueux, d'une certitude qui en impose. Malgré ses multiples maux, le compositeur ne se résoud jamais à abandonner le travail ni la plume. Son œuvre lyrique le tient éveillé jour après jour, porté par une énergie intacte jusqu'à la fin, jusqu'à sa mort survenue des suites d'un infarctus du myocarde. L'auteur lui-même médecin, et vice président du Cercle Wagner de Lyon, nous dévoile en connaisseur exigeant, jamais littéralement admiratif mais en quête de vérité, et comme jamais jusque là, l'activité d'un génie de la musique dans le quotidien de sa vie la plus intime. Passionnant.

Livres. Pascal Bouteldja : Un patient nommé Wagner (éditions Symétrie). ISBN 978-2-914373-93-7. 328 pages. Editions Symétrie. Prix public indicatif TTC : 40 euros.

CD.Gil Shaham,violon : Concertos de Barber, Berg, Hartmann, Stravinsky, Britten

(2 cd Canary classics).



CD.Gil Shaham,violon : Concertos de Barber, Berg, Hartmann, Stravinsky, Britten (2 cd Canary classics). Le violon soliste ne serait-il pas finalement l'instrument roi au tournant de la décennie 1930/1940 ? En abordant quatre Concertos pour son instrument, Gil Shaham nous permet un retour sur une période riche et féconde, plusieurs partitions dont la profondeur et la justesse de ton éclairent a contrario par leur intense humanité parfois militante l'une des périodes les plus sombres de l'histoire européenne. La cover du double cd porte le numéro 1 laissant augurer une suite tout aussi passionnante souhaitons-le.

En 1939, l'industriel du savon, Fels commande à **Barber** un Concerto pour son protégé le violoniste russe Iso Briselli. En découle un Concerto particulièrement aimable et élégant, d'un classicisme nuancé et raffiné (forme plus sonate que concertante du premier mouvement) qui contraste effectivement avec sa genèse. Amorcée en Suisse, la composition se termine après un retour précipité aux USA après que le gouvernement américain invite ses ressortissants à fuir l'Europe rongée par la barbarie nazie. Le jeune russe se défile trouvant l'oeuvre sous le regard critique de son mentor Meiff, pas assez puissante ni suffisamment noble. Barber se décourage mais finalement soutenu par son compagnon Gian Carlo Menotti, compositeur et violoniste, il trouve les ressources pour faire créer son concerto en février 1941 sous la direction d'Ormandy : Gil Shaham exprime cette intériorité lyrique plutôt pudique en phrases soutenues et toujours parfaitement énoncées. Le caractère plus échevelé et âpre aussi du dernier mouvement, dans sa version plus resserrée de 1949, ajoute à la précision du violoniste, en très belle complicité avec New York Philharmonic et David Robertson (février 2010).

Le Concerto de Berg s'inscrit dans une période angoissée et tendue pour le compositeur dont Wozzeck restait interdit de création (malgré l'activité de l'immense chef Erich Kleber) et Lulu peinant à être achevée… En avril 1935, la fille d'Alma Gropius, ex épouse Mahler, Manon, meurt à 18 ans : sa mort ébranle le cercle restreint de la famille endeuillée dont … Berg. Mi août, pour le 56ème anniversaire d'Alma, le Concerto » à la mémoire d'un ange » était terminé. Dans le premier mouvement, le violoniste sait exprimer la douceur déjà évanescente de la jeune défunte en un portrait plein de délicatesse et de retenue, puis d'innocence dansante dans l'allegretto qui est enchaîné; les superbes couleurs, chambristes de la Staatskapelle de Dresde déploie un tapis remarquablement agile et accentué, semant dans le réseau des successions dodécaphonique, des guirlandes tonales dont Berg a le secret. Soliste et orchestre canalisent et mesurent là encore en un dialogue serti de complicités intérieures, les tensions et la versatilité d'une partition qui semblant entrer en résonance avec le climat délétère de l'Allemagne d'alors ; le violoniste exprime le scintillement triste et désespéré d'un monde qui implose et s'effondre sur lui-même, en de longues vagues qui s'effilochent jusqu'à l'exténuation finale, celle d'un paysage lunaire et léthal (Dresde, juin 2010). Magistral.

L'opus 15 de Britten est décrété « injouable » par Heifetz : outre ses difficultés techniques indiscutables, le Concerto est très proche des convictions personnelles de l'auteur vis à vis de la guerre et de son engagement pacifiste. Le premier mouvement (moderato) est un hommage aux victimes de la guerre d'Espagne. Comme le Concerto de Stravinsky, le sarcasme pointe sans maquillage dans le Scherzo : dénonciation brûlante et vive des horreurs commises au nom des fusils et des bombes. Purcellien et baroque dans l'âme, Britten achève son parcours semé de cris et de visions terrifiantes, par une ample passacaille qui suscite la paix et le repos, l'oubli et la quiétude. Ce Concerto composé en pleine guerre jalonne

l’oeuvre humaniste du musicien bientôt auteur du War requiem (1961) puis de l’opéra Owen Wingrave (1969). Précis, subtil, suggestif, le violon de Gil Shaham semble étinceler à chaque accent doloriste ; sa pudeur musicienne rétablit la profonde humanité de l’œuvre malgré ses syncopes et ses vifs sursauts. De toute évidence, assembler les deux œuvres Britten / Stravinsky reste éminemment pertinent : voici la musique la plus captivante, écrite en temps de guerre pour exhorter à la paix et au silence des armes. Nous en sommes loin : voilà qui fait toute l’actualité de ce programme lumineux et investi.

Plus récent, l’enregistrement du **Concerto de l’humaniste munichois antifaciste Karl Amadeus Hartmann** (enregistré en septembre 2013), plonge dans des eaux plus profondes encore, témoignant de vision terrassées qui ont affronté la Bête : très engagé contre toute forme de tyrannie sanglante, Hartmann laisse dans son Concerto pour violon où dominent les cordes, résonateur amplifié de l’instrument soliste, une partition mordante, d’une tendresse hurlante, dont la tonalité funèbre honore la salut de toutes les victimes des années 1930 et 1940 en Europe. Le compositeur assimile Reger, mais aussi Bruckner, Mahler et Bartok dans cette œuvre somptueuse, noire, lacrymale mais d’une pudeur rentrée (sublime choral conclusif), écrite en 1939 et créée en 1940. La sensibilité crépusculaire du soliste éclaire le Concerto jusqu’au dernier éclair grâce à une tension jamais abandonnée y compris dans les séquences plus lentes et introspectives. Le Concerto d’Hartmann (mort en 1963) reste la révélation de ce programme marqué par la guerre et le règne des Ténèbres.

Gil Shaham, violon. Concertos pour violon des années 1930. Volume 1. 2 cd Canary classics.

DVD. Rossoni : Le comte Ory (Cecilia Bartoli, 2011)

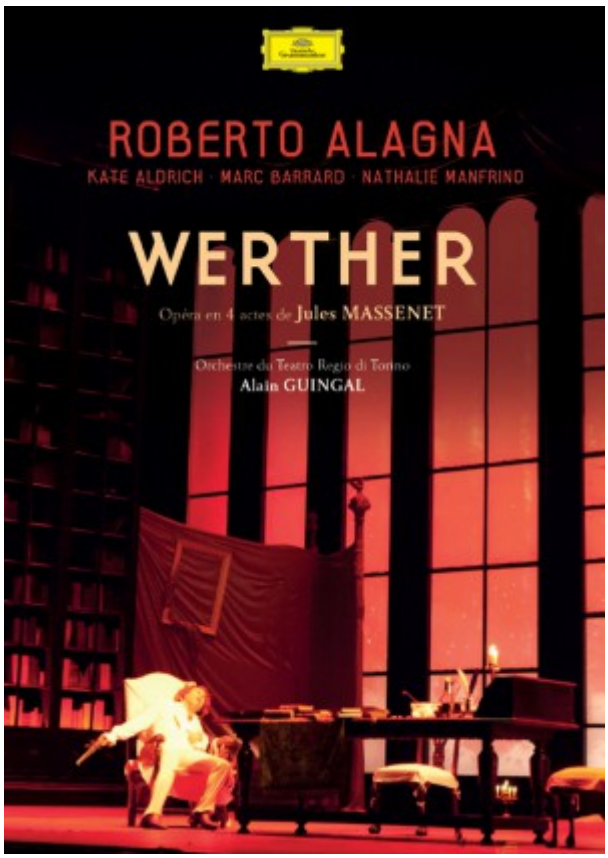


DVD. Rossini : Le Comte Ory (Bartoli, Tang, 2011). Zurich, décembre 2011. La diva Bartoli casse désormais son image en se mettant en péril, parfois dans des mises en scènes » décalées » et pseudo « branchées » dont le souci apparent (mais déficiant) du théâtre et du sens n'empêche pas comme ici un manque d'idées justes (même foire aux effets anecdotiques dans la mise en scène du Giulio Cesare à Salzbourg l'année dernière…). Les metteurs en scène Patrice Caurier et Mosche Leiser nous ont habitué à plus de finesse, moins de gadgets. Néanmoins, très inspirée, la Bartoli (qui chantait hier le page Isolier) fait une comtesse Adèle délirante ; la diva souligne le délire de la bourgeoise bien comme il faut, trop heureuse de pouvoir enfin se libérer des bienséances, son frère étant parti en croisade… En bête de scène, il faut bien avouer que la mezzo romaine nous régale : facétie, virtuosité, pétulance… un festival de présence scénique et vocale. Il y a de la complexité dans ce Rossini scabreux et souvent imprévisible qui se joue des formes conventionnelles, ce que laisse s'épanouir le jeu inspiré de la diva insatiable et inventive. A ses côtés, son époux à la ville, le baryton Oliver Widmer (Raimbaud, le compagnon d'Ory) ne gâche pas le tableau. Seul le ténor Javier Camarena manque de finesse et d'assurance vocale. Reste que le transfert de l'intrigue de l'opéra créé en 1827, dans la France Gaulliste nous laisse perplexe. La transposition demeure artificielle. Pas sûr que les scénographes relèvent la barre avec leur

Otello rossinien (avec Bartoli aussi) qui s'empare du TCE à Paris en avril 2014.
Cette production est sur le plan musical et vocal une alternative au dvd paru précédemment avec Juan Diego Florez et Diana Damrau, couple éblouissant de finesse et de délire sans limites… dans une production nettement plus lisible et dramatiquement prenante (Virgin classics).

Rossini : Le Comte Ory. 2 dvd Decca.

DVD. Massenet : Werther (Alagna, 2005)



DVD. Massenet : Werther (Alagna, 2005). Turin, 2005 : comme tout grand ténor français qui se respecte, Roberto Alagna prend à bras le corps, le rôle qui lui a valu déjà une reconnaissance justifiée : Werther de Massenet. Un rôle récemment réussi par ses cadets, Rolando Villazon et l'immense Jonas Kaufmann qui y offrait toute l'étendue de son métal fauve (Opéra Bastille, 2010 sous la direction de Michel Plasson). Seul au disque, l'enregistrement dirigé par Pappano immortalisait le Werther d'Alagna. A contrario du sombre et angoissé Kaufmann, Alagna irradie d'une couleur toujours saine et déclamatoire aux phrasés impeccables, à la diction

enivrante. Le chant souverain empêche certainement une conception plus intérieure et trouble comme celle de ses cadets.
La mise en scène est plutôt classique et discrête, parfaite donc pour souligner le chant des acteurs : aux côtés d'Alagna, Kate Aldrich fait une Charlotte sans failles et sans défauts patents, mais sans troubles non plus… Nathalie Manfrino se montre plus convaincante en Sophie (le vibrato est davantage maîtrisé en 2005), et Marc Barrard (Albert) comme Michel Trempon (le bailli) assurent l'éclat d'une diction racée enfin intelligible. Massenet : Werther (Alagna, 2005), 1 dvd Deutsche Grammophon

---

CD. Haydn : Les Saisons (Herreweghe, 2013)



CD. Haydn : Les Saisons (Herreweghe, 2013). Vitalité, feu, panache et expressivité rustique (ivresse des chasseurs et des paysans qui se souviennent des Babyloniens pervertis dans Belshazzar de Haendel…) : cette nouvelle version des Saisons de Haydn a tout pour séduire et convaincre. Œuvre de maturité (dernier oratorio), Les Saisons créé en 1801, après La Création, frappent ici par leur juvénilité rayonnante : une frénésie optimiste coûte que coûte qui regarde déjà du côté de Beethoven…

Philippe Herrreweghe poursuit avec ses fidèles instrumentistes de l'Orchestre des Champs Elysées, un travail millimétré sur

les sonorités et l'esthétique des Lumières, encore colorées par la tendance Empfindsamkeit (air de Lukas dans l'Hiver), et ce préromantisme qui regarde directement du côté de Mozart et même de Weber. Tout au long de ses saisons, l'Orchestre seul ou immergé dans l'accompagnement pédagogique des jeunes instrumentistes eux aussi sur instruments anciens du JOA (Jeune orchestre de l'Abbaye… de Saintes) a dans ses gênes, l'interrogation critique des plus grandes œuvres orchestrales, classiques et romantiques. Il s'écoule dans les veines des interprètes, ce sang viennois frappé d'élégance et d'éclairs souriants. La transparence et cette agilité presque facétieuse transparaîssent surtout dans les ensembles comme l'atteste l'allant très solennel mais aussi festif et lumineux de développement du Printemps et de l'Été, du final choral de l'Automne. Il y règne ce dramatisme mordant et bondissant à la fois qui se rapproche de La Flûte mozartienne, une évocation collective qui exprime dans sa noblesse miraculeuse la puissante et impénétrable Nature, l'irrésistible oeuvre du Créateur.

L'idéal musical de Haydn s'accomplit ici, peut-être avec moins de tendresse que son oratorio précédent La Création -plus angélique et d'une inspiration céleste-, mais l'effusion émerveillée face au Paradis terrestre, vivace à travers le cycle des Saisons se réalise – par la seule voix -il est vrai très privilégiée de Simon (baryton)-, sans fausse pudeur, dans ce sentiment de franchise immédiate permise par le format originel des instruments d'époque dont on ne louera jamais assez le profit instrumental, musical, esthétique… La lecture apporte un gain de vérité et de sincérité qui écarte toute épaisseur trop majestueuse que beaucoup de versions précédentes hélas affichent, accréditant davantage la réputation d'une œuvre longue, si exigeante pour les solistes du fait de son endurante activité. Le plateau vocal allie tendresse, humanité, flexibilité, souvent grâce lumineuse, tout à fait respectueuse de l'esprit des Lumières.

Joseph Haydn : Die Jahreszeiten (Les Saisons, 1801). Collegium Vocale Gent, Maximilian Schmitt, Christina Landshamer, Philippe Herreweghe, Orchestre des Champs Elysées, Florian Boesch… 2 cd Phi. Durée : 2h09mn. Enregistrement réalisé en Autriche (Innsbruck, avril 2013).